

Melanie Koch-Fröhlich

Pays sans mémoire : Espace(s), guerre(s) et identité(s) chez Hemley Boum

Avec son roman *Les jours viennent et passent*, couronné par le prix Ahmadou Kourouma en 2020, Hemley Boum – représentante d’une xénographie franco-camerounaise et fictionnelle – a créé une œuvre littéraire dont la chorégraphie spatiale est placée sous le signe de la décolonisation. En déployant un vaste panorama guerrier étalé dans le temps et dans l’espace, le texte dévoile la pérennité de structures conflictuelles tout en remontant à leurs origines. À travers l’alternance de trois récits évoqués par trois générations de femmes, le roman s’ouvre sur un pan peu connu de cette « Histoire mondiale de la France » pour l’écriture de laquelle Patrick Boucheron a réuni un collectif de scientifiques désireux d’expliquer la France par le monde. Le présent article tente de répondre à la question de savoir comment la romancière traduit en termes d’espace ce décentrement du regard constitué aussi bien en programme historiographique que littéraire.

1. Introduction, ou : Xénographie d’une exilée

22 juin 2023 : après une vaste opération de recherche et de sauvetage, les cinq passagers s’étant embarqués à bord du sous-marin *Titan* pour explorer l’épave du *Titanic* sont déclarés morts par les garde-côtes américains. Dans la nuit du 13 au 14 juin 2023, un chalutier surchargé en provenance de Libye fait naufrage au large de la Grèce. Près de 600 migrants perdent la vie dans ce nouveau drame méditerranéen dont les failles de secours deviennent vite manifestes. La quasi-concomitance de temps ne fait que mieux ressortir le déséquilibre noté par la presse dans la couverture médiatique de ces deux accidents maritimes.¹ Ce rapport d’inégalité est comparable à celui qui fut à l’origine de *Les jours viennent et passent* (2019), roman dans lequel l’auteure camerounaise Hemley Boum revient sur le passé conflictuel de son pays. Une semaine après l’attaque islamiste visant la rédaction de l’hebdomadaire *Charlie Hebdo*, l’écrivaine prend

¹ Voir p.ex. l’article d’Amy Goodman : <https://www.investigaction.net/fr/une-disparite-titanesque-dans-la-facon-dont-le-monde-reagit-aux-catastrophes-maritimes/> [24.10.2023].

connaissance d'un autre massacre ayant frappé sa terre natale et dont l'écho médiatique ne lui parvient qu'à peine : à Kolofata, ville située dans l'extrême nord du Cameroun, un attentat revendiqué par le groupe islamiste Boko Haram entraîne la mort d'une centaine de personnes. Ces deux drames survenus à quelques jours d'intervalle seulement ébranlent d'autant plus le quotidien de l'auteure qu'ils ravivent le sentiment de double appartenance identitaire né de sa trajectoire franco-camerounaise : « Et moi, ce sont mes deux mondes qui ont explosé » (Sadai 2020, 144). À ce premier bouleversement succède un désarroi d'une tout autre nature, provoqué par le fait que les médias mondiaux couvriront ces deux actes barbares de manière fort disproportionnée – écart dont, selon Boum, l'État camerounais porterait sa part de responsabilité (cf. Sadai 2020, 144-145). Tout en saluant la résonance mondiale déclenchée dans la suite immédiate des attentats parisiens, l'auteure ne peut s'empêcher de déplorer que la terreur islamiste, qui, depuis le Nigeria voisin, s'est progressivement infiltrée au Cameroun, ne soit à même de soulever une pareille vague de solidarité transnationale. Ce manque d'engagement servira de point de départ à une xénographie² donnant la voix à ceux que les discours officiels ignorent, c'est-à-dire aux peuples camerounais. En ce sens, les questions sur lesquelles Boum fait méditer les personnages de son dernier roman font écho à celles soulevées par Emmanuel Laurentin, collaborateur à la vaste *Histoire mondiale de la France* placée sous la direction de Patrick Boucheron :³ « Pourquoi en effet certains ont-ils droit à ces signes muets de solidarités et d'autres pas ? Y a-t-il des vic-

² Nous suivons ici la définition avancée par l'équipe directoriale de l'ouvrage *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*, selon laquelle le terme xénographie désigne une écriture venue d'ailleurs, mettant en scène une « vaste constellation de situations liées à l'immigration, à l'exil et au voyage volontaire, dont la caractéristique principale est la rencontre avec l'altérité sous différentes manifestations (linguistiques, sociales, culturelles, artistiques et idéologiques) » (Alfaro Amieiro/Sawas/Soto Cano 2020, 10).

³ D'un point de vue méthodologique, l'ouvrage de Boucheron se positionne parmi les approches relationnelles, qui, à l'instar de l'histoire croisée théorisée par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, prêtent une attention particulière aux points d'intersection entre deux ou plusieurs entités ainsi qu'aux dynamiques susceptibles de résulter de cette mise en relation (cf. Werner/Zimmermann 2003).

times d'attentats moins importantes que les autres?» (Laurentin 2017, 711). L'entreprise historiographique initiée par Boucheron s'est fixé comme objectif d'étendre le champ des considérations herméneutiques aux fluctuations ayant depuis toujours déterminé les rapports entre la France et le monde: «La France n'existe pas séparément du monde, le monde n'a jamais la même consistance pour la France» (Boucheron 2017, 10). Il nous paraît légitime d'associer cette conception pluraliste de l'Histoire telle que Boucheron la revendique pour son ouvrage à une démarche xénographique visant à restituer la «géographie décalée» (Boucheron 2017, 10) d'une France exposée au regard des pays jadis colonisés. Pendant longtemps, Boum s'était plutôt considérée comme une voyageuse que comme une exilée (cf. Sadai 2020, 146). Peu à peu, à l'insouciance de la voyageuse s'est substitué le tourment de l'exilée, profondément troublée par les violences dont ni la France ni le Cameroun ne sont épargnés. Dès lors, la notion d'exil favorise l'émergence d'une xénographie modelée par la nécessité de réinventer les modes d'adaptation et de transmission qui, à force d'être soumis à une interrogation continuelle, ne semblent plus aller de soi. C'est pourquoi l'écriture de Boum nous invite à appréhender l'exil, avec toutes les implications négatives que ce terme comporte, sous un angle nouveau, voire réparateur, lui concédant le pouvoir de construire une vision dépayyée de l'histoire de son pays, capable de dépasser le confort des évidences devenues trop familières. Ainsi Boum s'approprie-t-elle d'un passé dont les Camerounais eux-mêmes ont fait un tabou.

Rappelons dans ce contexte que l'histoire du Cameroun a ceci de spécifique que les violences coloniales perpétrées dans ce territoire placé sous tutelle française depuis 1945 ne prennent pas fin avec l'indépendance, proclamée le 1^{er} janvier 1960. Car la guerre féroce que la France et ses alliés camerounais mènent alors depuis une dizaine d'années contre l'Union des populations du Cameroun (UPC) – mouvement anticolonial fondé en 1948 par Ruben Um Nyobè – se poursuit après l'octroi d'une indépendance n'apportant au pays qu'une autonomie illusoire. Grâce au soutien d'un régime docile dont elle-même avait préalablement assuré la mise en place, la France gardera, dans le cadre de la *Françafrique* naissante, la mainmise politique, économique et militaire sur le pays, lui dictant des accords de coopération servant ses propres intérêts (cf. Deltombe/Domergue/Tatsitsa 2019, 34). Dans la région de l'Ouest

du Cameroun, essentiellement peuplée par l'ethnie Bamiléké accusée de soutenir la cause de l'UPC, les opérations militaires se révèlent d'une brutalité extrême (cf. Deltombe/Domergue/Tatsitsa 2019, 13-20). Depuis, un voile de silence couvre ce fratricide, engendrant un oubli amnésique qu'aujourd'hui le travail consciencieux de scientifiques, comme celui accompli par Deltombe, Domergue et Tatsitsa, tente de réparer.

Dans ce qui suit, nous tenterons de mieux cerner la notion de xéno-graphie en déterminant le rôle que Boum prit soin d'accorder au jeu des espaces structurant son roman. Conformément à cette grille d'analyse, notre étude vise à s'interroger sur les stratégies spatiales mises en œuvre dans *Les jours viennent et passent* pour libérer l'histoire douloureuse du Cameroun de son cadre national rigide et la transformer en un récit partagé, qui – aujourd'hui encore – demande d'être assumé en tant que tel.⁴ Faire ressurgir l'héritage colonial de la terreur islamiste moyennant un croisement d'espaces défiant les géographies trop limitées – telle est l'ambition de Boum en relatant, par le biais de la fiction, un récit polyphonique impliquant à un commun degré la France et le Cameroun.⁵

2. *Les jours viennent et passent* : espaces franco-camerounais

Plutôt que de nous appuyer sur la notion d'espace, c'est vers celle – plus élastique – d'espace que nous souhaitons orienter notre analyse pour mieux cerner l'entité transnationale qui, chez Boum, s'étend de la France jusqu'au Cameroun.⁶ Au-delà de cette prédilection terminolo-

⁴ Avec la création récente d'une commission mixte chargée de faire toute la lumière sur le rôle de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun, le Président Macron se déclare prêt à investir un troisième champ mémoriel, après avoir ouvert celui de l'Algérie et du Rwanda (cf. Kessous 2023).

⁵ Dans le cadre d'une soirée-lecture organisée le 17 novembre 2022 au Centre culturel français de Fribourg, l'écrivaine a affirmé qu'à l'origine du livre s'était située la volonté d'écrire sur Boko Haram. Or, ce sujet ne saurait être appréhendé que par le détour par l'histoire coloniale.

⁶ Faisant ainsi, nous suivons une fois de plus la piste herméneutique (entendue au sens le plus large) ouverte par Boucheron (cf. *Le Monde*, 15 mars 2016).

gique, il nous importe de souligner que, déjà du point de vue étymologique, l'espace ne prend forme qu'à partir des mouvements qui s'y produisent.⁷ C'est pourquoi, au lieu de structurer notre étude autour des personnages féminins inventés par Boum – l'histoire du Cameroun étant relatée par trois femmes issues de trois générations différentes –, nous nous intéresserons aux lieux emblématiques qui, suivant des degrés variables, participent à la construction d'un espace poétique au sein duquel la France et le Cameroun, quoique géographiquement séparés, circonscrivent un tout historique.

2.1. Le centre de soins palliatifs

L'incipit du livre nous fait découvrir l'espace clos d'un centre de soins palliatifs parisien, où la vieille Anna,⁸ atteinte d'un cancer rongant son corps depuis l'intérieur, passe le peu de temps qui lui reste à vivre entourée d'un corps médical spécialisé. Si nous prenons comme point de départ la théorie spatiale formulée par Foucault, il nous paraît fondé d'apparenter les centres de soins palliatifs – à l'instar de la maison de retraite ou de l'hôpital – à ce que le philosophe nomme une « hétérotopie de crise » (Foucault 1994, 756),⁹ située, comme toutes les hétérotopies d'ailleurs, aussi bien à l'écart qu'au milieu du paysage urbain. En dépit du fait que le centre de soins palliatifs ne figure pas dans le tableau foucauldien,¹⁰ ce lieu singulier peut, d'après nous, bel et bien être associé à une hétérotopie de crise, et ceci à plusieurs égards. Dorénavant exclus de leur entourage social familial, les internés s'y apprêtent à mourir, pris chaque jour, comme Doris Lindner l'a montré, dans une dialectique entre rationalité

⁷ Dérivés du latin *spatium*, désignant à l'origine un terrain de course, le substantif français *espace* ainsi que le verbe allemand *spazieren* renvoient tous deux à l'idée de mouvement (cf. Dünne/Günzel 2006, 10).

⁸ Personnage clé du triptyque féminin composé par Boum.

⁹ Réserve à des personnes en état de crise. Précisons toutefois que Foucault accorde à la maison de retraite un statut hybride, la situant à mi-chemin entre l'hétérotopie de crise et celle dite de déviation (cf. Foucault 1994, 757). Le centre de soins palliatifs lui-aussi pourrait être associé à cette catégorie mixte.

¹⁰ Les raisons de cette absence sont évidentes: en 1967, année où Foucault prononce son discours sur la notion d'hétérotopie au Cercle d'études architecturales, les centres de soins palliatifs sont encore inexistantes.

et affect, entre l'intime et le public (cf. Lindner 2016, 85). L'omniprésente conscience de la mort transforme ces structures en des « emplacements absolument autres » (Foucault 1994, 756), les désignant comme des lieux à part, où, une fois le seuil franchi, tout espoir de vie et, par conséquent, tout mensonge de soi ne sont plus de mise : « Ici, plus besoin de se mentir, ceux qui entrent ne ressortent pas intacts » (Boum 2019, 17). Devant cette authenticité radicale, affichée autant par les mourants que par le personnel soignant, la parole devient limpide, le non-dit ne pesant plus sur les échanges. Cette inépuisable franchise de la parole, Anna la fait sienne en remontant le long fil tortueux de son existence, de sa naissance survenue à l'ombre de la mort maternelle dans un village reclus du Cameroun jusqu'à sa vie aisée de professeure de lettres, en passant par ses années d'études, vécues à l'abri du sang versé dans l'après-indépendance. À partir du moment où Anna fait revenir à la surface des bribes de souvenirs, son corps en déchéance semble extérioriser tout le mal que son cœur, pendant si longtemps, avait su cacher. Malgré l'immense gratitude qu'elle réserve, depuis son lit de mourante, pour les religieux catholiques lui ayant fourni les outils nécessaires pour sortir de sa condition de paysanne, elle tire un bilan mitigé de leur mission éducative poursuivie au Cameroun : « Seulement, leur entreprise requérait que les populations renoncent à leurs pratiques ancestrales, jusqu'à l'utilisation de nos langues qui était proscrite en leur présence. Ce qui, au fil des générations, s'était sédimenté en nous et constituait l'ossature de notre être au monde, sa construction essentielle, était violemment remis en question » (Boum 2019, 47). Confortée dans le besoin d'épancher son cœur au sein du huis clos rassurant du centre, Anna brise enfin l'accord tacite qui, jusque-là, l'avait liée à sa fille Abi, remettant dès à présent en question l'omerta sur les crimes de guerre collectivement prescrite : « J'ai longtemps cru que certains silences protégeaient mieux le lien que des vérités trop troublantes, je n'en suis plus si sûre à présent » (Boum 2019, 20). En acceptant le conseil d'une infirmière l'incitant à enregistrer les paroles maternelles, marmonnées comme ultime rempart contre la mort, Abi consent à affronter le jour opportun la ronde des fantômes qui encombrant le passé familial.¹¹

¹¹ En consultant des ouvrages d'histoire, la fille d'Anna sera éclaircie sur le passé de son grand-père ayant endossé un rôle actif dans la répression de la résistance (cf. Boum 2019, 126).

2.2. Le lycée de Yaoundé

Depuis son entrée au lycée catholique de Yaoundé, coïncidant avec l'indépendance « de pacotille » (cf. Boum 2019, 95) octroyée au Cameroun, Anna traverse une métamorphose identitaire dont son futur mari Louis, fils d'un membre influent du ministère de l'Intérieur, sera le principal acteur. Éveillant dès leur première rencontre dans l'enceinte du lycée sa curiosité pour l'histoire tristement complexe du Cameroun, Louis incarne en sa propre personne toutes les violentes contradictions palpables à l'échelle locale et nationale. Ainsi sa rébellion politique menée en faveur de la cause bamiléké ne sera-t-elle que passagère, l'emprise familiale étouffant dans l'œuf les envies contestataires du rejeton aussitôt soucieux de rentrer « dans le rang pour ne plus jamais en sortir » (Boum 2019, 113). Nonobstant la brièveté de l'épisode, le jeune Louis aura su inculquer à Anna le sens du critique, l'obligeant à juger désormais sans indulgence aucune les événements au Cameroun :

Au cours de ma longue existence dans ce pays, j'aurais maintes fois l'occasion de songer aux prémices de notre relation et à l'intuition fulgurante que Louis avait eue des désastres qui nous attendaient. Nous nous étions construits sur le sang de nos frères. [...] Notre pays s'était forgé sur le syndrome de Caïn. Si d'autres civilisations s'étaient de même articulées dans la violence, le chaos et la trahison, elles avaient su donner du sens à ce sacrifice, l'avaient théorisé. [...] Le Cameroun s'était contenté de poser une chape de silence sur la tragédie, un mutisme tissé dans un mélange explosif de chagrin, de hargne, d'auto-apitoiement et de méfiance (Boum 2019, 96).

De ce drame collectif, la jeune femme en assume les conséquences pour son propre devenir, sachant sa future trajectoire inscrite dans les traces indélébiles d'un pays ne pouvant se vanter d'aucun titre de gloire capable d'alléger le poids du passé : « Ainsi le Cameroun, pas seulement ma personne, mon village, Ombessa, Bafia ou Yaoundé, les endroits où j'avais vécu, mais la conscience de cette entité multiple, contrastée, blessée qu'était mon pays prit-elle corps dans mon esprit » (Boum 2019, 103). À l'opposé d'autres territoires jadis colonisés, où la lutte armée avait mis fin au règne étranger, le désir d'émancipation du Cameroun s'était instantanément noyé dans une guerre civile, sans donner suite à la moindre « manifestation d'un pouvoir propre de genèse, une capacité propre d'articulation d'une différence et d'une force positive » (Mbembe 2020, 234).

À force de s'abreuver de lectures d'origines diverses,¹² Anna, qui déjà au collège s'était passionnément éprise de littérature, apprend à décrypter les constellations d'une réalité dont les livres, en l'invitant dans le monde des possibles, lui apportent de nouvelles clés de compréhension. Tout en considérant le lycée comme le lieu d'une prise de conscience politique, culturelle et identitaire, Anna ne mâche pas ses mots en parlant de ceux qui n'ont pas su assouvir sa soif intellectuelle. Au contraire de l'avis prépondérant des jeunes de sa génération, elle s'exprime avec réserve sur les mérites de Franz Fanon, l'accusant d'avoir ignoré le rôle déterminant des femmes dans le combat anticolonial : « [...] mon peu de goût est à rechercher dans le fait que, plus invisibles que les damnés de la terre, il y a leurs femmes et que même Fanon, malgré sa sensibilité et son intelligence, ne les voyait pas » (Boum 2019, 193).¹³ En mettant en valeur la part cruciale de celles ayant secouru leurs camarades masculins sans entrer pour autant dans l'historiographie, Anna se fait la porte-parole des convictions de l'auteure. Ainsi *Les Maquisards*, troisième roman de Boum paru en 2015, rend-il un hommage flamboyant à toutes ces femmes qui, dans l'entourage de Ruben Um Nyobe, assassiné en janvier 1971, s'étaient courageusement engagées pour un Cameroun libre et indépendant.

2.3. La ville de Douala

Affectée après l'obtention de son diplôme d'enseignante dans un lycée de Douala, Anna ne quittera cette ville portuaire située dans le sud du Cameroun que pour se préparer à mourir dans un centre de soins palliatifs parisien. En dépit du geste de fidélité fait envers la ville bruyante et cosmopolite, le portrait qu'elle en dresse est peu flatteur, lui prêtant la physionomie d'un monstre urbain tentaculaire, « vorace et insatiable » : « Douala est l'une de ces cités africaines qui, accaparées par leur survie, omettent de se farder pour séduire les étrangers de passage » (Boum 2019, 203). Lieu de transit délaissé par les touristes, « où la misère la

¹² Cet engouement d'Anna pour la littérature opère dans la fiction comme un puissant leitmotiv faisant symboliquement obstacle au combat mené par Boko Haram contre l'alphabétisation des écolières.

¹³ Il est dans ce contexte intéressant de noter que Christine Chevalier-Caron (2017) adresse le même reproche à Deltombe, Domergue et Tatsista dans sa recension de l'ouvrage déjà cité.

plus crasse et l'argent sale côtoient le travail acharné des gens ordinaires » (Boum 2019, 203), Douala reflète l'image renversée de l'une de ces « creative cities » (Reckwitz 2016, 155) européennes ou américaines, qui, dans le vaste espace urbain global, s'illustrent par leurs éminents efforts d'innovation artistique et culturelle. Le seul micro-lieu urbain à pouvoir se soustraire à l'anonymat régnant dans la ville est celui que les autochtones appellent le beignétariat : un endroit convivial où la jeunesse doualaïse se retrouve pour rire et discuter autour d'un mets typique : « Le beignétariat participait de la débrouillardise et du commerce informel typique des quartiers populaires de Douala, il appartenait à tous parce qu'il n'était à personne » (Boum 2019, 212-213). Ce lieu de fortune, dont la construction improvisée en piquets et tôles contredit si ostensiblement la stabilité des liens qui s'y forgent entre clients, s'avère le contraire de ce que le sociologue Marc Augé appelle un non-lieu urbain, où le citoyen dépourvu d'attaches locales devient la victime d'un lent processus de décomposition sociale (cf. Augé 1992, 100). Or, dans le Cameroun d'aujourd'hui, Boko Haram abuse de tels lieux de rassemblement pour élargir le cercle de ses actions de recrutement de la campagne vers la ville, la jeunesse urbaine désœuvrée étant une proie facile dans un pays où l'État manque à ses engagements envers elle, quitte à la voir partir par peur d'une rébellion interne : « L'État camerounais se désintéresse des personnes qui partent en exil. Ici, les perspectives sont si étroites, la confiscation des opportunités si réelle que le mécontentement et la déception de cette cohorte de jeunes gens en deviennent potentiellement insurrectionnels, ils sont un danger en plus d'être une charge » (Boum 2019, 326). Dans un va-et-vient entre description et analyse réflexive, Anna trace à traits rigoureux l'image d'une ville condensant en elle les paradoxes d'un pays qui, depuis son indépendance, continue à l'asphyxier. Au moment où, vers la fin du livre, Anna se désole du peu d'intérêt médiatique suscité par un attentat tuant deux amis de son petit-fils enrôlés par Boko Haram, elle constate sans amertume le décalage entre ce détachement affiché et l'élan identificatoire produit à l'échelle mondiale par le drame de *Charlie Hebdo* : « Là où l'esprit occidental a placé son centre de gravité, chaque mort nous tue tous un peu, chaque chagrin est décuplé. Tout l'univers se tord les mains et se couvre de cendres en signe de désolation. Je constatais effarée cette disproportion dans le traitement du malheur : la commisération exempte de solidarité. Je le relevais sans en concevoir

d'acrimonie» (Boum 2019, 358). Tout travail de deuil, telle pourrait être une des leçons implicites du livre, devrait impérativement aboutir à un travail de mémoire ancré dans la durée et, qui plus est, perçu dans sa dimension matérielle, « au sens du chantier permanent qu'est tout retour aux temps antérieurs, si difficiles à dégager des anachronismes, de l'obscurantisme, du révisionnisme » (Garat 2021, 156-157).¹⁴

3. Conclusion

En guise de synthèse, il convient d'abord de retenir que l'œuvre romanesque de Boum apporte une contribution précieuse pour faire connaître l'histoire du Cameroun au-delà des sphères scientifiques. Toujours absent des curricula scolaires (cf. Kessous 2023), le passé colonial peu connu de ce pays subsaharien mérite d'être revisité pour au moins deux raisons : en premier lieu, il s'agit de l'histoire d'un pays qui nous aide à saisir à quel point sa violence fondatrice fut le résultat d'une stratégie politique poursuivie de concert par le Cameroun et la France, pour qui, dans l'avant et l'après de l'indépendance, l'intérêt principal résida dans le but de maintenir le contrôle sur le territoire et ses populations. Étudier le processus de décolonisation engagé au Cameroun permet en second lieu de faire la lumière sur une époque dont l'héritage est toujours vivant dans les relations que le pays entretient avec la France. Le récit intergénérationnel imaginé par Boum autour des conflits aux racines profondes ose contrecarrer, grâce aux moyens propres à la fiction,¹⁵ le récit national français toujours en vigueur selon lequel les accès aux indépendances africaines se seraient faits, exception faite de l'Algérie, dans un climat de tolérance et de respect mutuels. Prête à déconstruire ce mythe se

¹⁴ Dans son remarquable livre *Humeur noire*, situé à mi-chemin entre essai et autobiographie, l'écrivaine bordelaise Anne-Marie Garat réclame un tel pacte mémoriel de longue durée pour sa ville natale, dont l'histoire se fonde sur un double héritage pénible (esclavagiste et vichyste).

¹⁵ Conformément aux analyses de Pierre Sansot, nous entendons par ceci le pouvoir de la fiction de repenser le monde en l'observant et l'analysant d'un regard reconfiguré : « User de la fiction, répétons-le, c'est pour nous une manière de nous absenter du monde, de revenir à lui, de redécouvrir des significations qui avaient échappé à notre premier regard » (Sansot 1993, 417).

nourrissant d'un souci d'occultation et de déni, Boum donna forme à une œuvre littéraire qui considère l'ampleur de cette amnésie historique et qui, sans craindre l'indicible, met le doigt sur les plaies béantes d'un passé colonial toujours inachevé.

Avec sa conscience aiguë de l'espace – trait révélateur d'une xéno-graphie que l'on pourrait qualifier de relationnelle –, la romancière emprunte, certes sans l'avoir prémédité, la voie tracée par l'historiographie de Boucheron, qui aborde l'histoire française sous l'angle d'un récit global impliquant de multiples acteurs, tous captifs d'un enchevêtrement complexe de causes et d'effets. Si, selon la définition initialement fournie, la rencontre avec l'altérité semble constitutive de la notion de xéno-graphie, Boum en renforce encore la valeur en plaçant cette altérité dans l'horizon plus vaste d'une historiographie littéraire hautement sensible au métissage des mémoires. En étudiant la constitution des espaces ayant jalonné la vie d'Anna, nous avons tenté d'illustrer dans quelle mesure chacun de ces lieux participe à la structuration du récit à raconter, tout en le dotant d'un potentiel de sens supplémentaire. Quelle que soit l'échelle temporelle retenue – des années 1960 jusqu'à aujourd'hui –, ces microcosmes évoluent tous dans un espace diachronique, s'ouvrant simultanément sur des époques distinctes. S'intéressant à la perméabilité spatiale et temporelle des lieux, l'auteure pénètre dans les coulisses de l'Histoire pour raisonner le passé franco-camerounais à partir d'entités entremêlées, comme le suggère le trait d'union dans l'adjectif composé. Anna, elle aussi, ainsi l'avons-nous vu, témoigne de cette hybridation, jusqu'à en faire un élément constitutif de son identité, qu'elle compare avec raison à une « mosaïque parfaitement originale » (Boum 2019, 93). Au pouvoir colonial qui l'a vue naître et grandir, elle emprunte les outils essentiels (l'écriture, la langue et la littérature), pour les mettre aussitôt au service d'une pensée lucide et contestataire. Le chantier mémoriel récemment ouvert sur les massacres (post)coloniaux commis au Cameroun fait générer l'espoir que le travail d'enquête sera mené avec la même persévérance que celui accompli pour le Rwanda et l'Algérie. Ainsi cet espace d'investigation pourra-t-il lui aussi se convertir en un lieu de réconciliation de la France avec sa propre histoire et avec elle-même.

Bibliographie

- Alfaro Amieiro, Margarita/Sawas, Stéphane/Soto Cano, Ana Belén (dir.) (2020) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*, Bruxelles : Peter Lang.
- Augé, Marc (1992) : *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil.
- Boucheron, Patrick (2016) : « Faire de l'Histoire, c'est lutter contre l'arrogance du présent », propos recueillis par Anne-Sophie Novel, in : *Le Monde*, 15 mars 2016, https://www.lemonde.fr/tant-de-temps/article/2016/03/18/patrick-boucheron-faire-de-l-histoire-c-est-lutter-contre-l-arrogance-du-present_4885449_4598196.html [28.09.2023].
- Boucheron, Patrick (dir.) (2017) : *Histoire mondiale de la France*, Paris : Seuil.
- Boum, Hemley (2015) : *Les Maquisards*, Ciboure : La Cheminante.
- Boum, Hemley (2019) : *Les jours viennent et passent*, Paris : Seuil.
- Chevalier-Caron, Christine (2017) : « La guerre du Cameroun : l'invention de la Françafrique (1948-1971) : recension », 21 mars 2017, <http://histoireengagee.ca/?p=6878> [29.09.2023].
- Deltombe, Thomas/Domergue, Manuel/Tatsitsa, Jacob (2019) : *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique, 1948-1971*, Paris : La Découverte.
- Dünne, Jörg/Günzel, Stephan (2006) : *Raumtheorie. Grundlagentexte aus Philosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt/Main : Suhrkamp.
- Foucault, Michel (1994) : *Dits et écrits IV. 1980-1988*, Paris : Gallimard.
- Garat, Anne-Marie (2021) : *Humeur noire*, Arles : Actes Sud.
- Goodman, Amy (2023) : « Une disparité titanessque dans la façon dont le monde réagit aux catastrophes maritimes », in : *Investig'Action*, 17 juillet 2023, <https://www.investigaction.net/fr/une-disparite-titanessque-dans-la-facon-dont-le-monde-reagit-aux-catastrophes-maritimes/> [04.10.2023].

- Kessous, Mustapha (2023) : « Plus personne n'est dupe. La présence française au Cameroun ne s'arrête pas à l'indépendance », in : *Le Monde*, 3 avril 2023, https://www.lemonde.fr/afrique/article/2023/04/03/plus-personne-n-est-dupe-la-presence-francaise-au-cameroun-ne-s-arrete-pas-a-l-independance_6168103_3212.html [21.08.2023].
- Laurentin, Emmanuel (2017) : « Le retour du drapeau », in : Boucheron, Patrick (dir.) : *Histoire mondiale de la France*, Paris : Seuil, 711-714.
- Lindner, Doris (2016) : « Einschluss der Ausgeschlossenen. Konturen des Sterbens im Hospiz », in : Benkel, Thorsten (dir.) : *Die Zukunft des Todes. Heterotopien des Lebensendes*, Bielefeld : transcript, 85-106.
- Mbembe, Achille (2020) : « Sortir de la longue nuit des décolonisations », in : Blanchard, Pascal/Bancel, Nicolas/Lemaire, Sandrine : *Décolonisations françaises. La chute d'un empire*, Paris : La Martinière, 232-235.
- Reckwitz, Andreas (2016) : « Die Selbstkulturalisierung der Stadt. Zur Transformation moderner Urbanität in der *creative city* », in : Reckwitz, Andras (dir.) : *Kreativität und soziale Praxis. Studien zur Sozial- und Gesellschaftstheorie*, Bielefeld : transcript, 155-184.
- Sadai, Célia (2020) : « Les présences africaines dans la littérature de langue française », in : *Hommes & Migrations* 1329, 141-146.
- Sansot, Pierre (1993) : « L'imaginaire : La capacité d'outrepasser le sensible », in : *Sociétés* 42, 411-417.
- Werner, Michael/Zimmermann, Bénédicte (2003) : « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », in : *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 1, 7-36.